

Otto

Autobiographie

d'un ours en peluche

- Tomi Ungerer -

J'ai compris que j'étais vieux le jour où je me suis retrouvé dans la vitrine d'un antiquaire.

J'ai été fabriqué en Allemagne. Mes tout premiers souvenirs sont assez douloureux.

J'étais dans un atelier et l'on me cousait les bras et les jambes pour m'assembler.

Quand mes yeux furent cousus à leur tour, j'eus mon premier aperçu d'un être humain. Une femme souriante me tenait dans ses mains. Elle disait : « Regardez-moi celui-là, s'il n'est pas *mignon* ! »

Puis je fus emballé et mis dans une boîte.

Le second visage dont je me souviens est celui d'un petit garçon qui sourit en me serrant contre lui. Je compris ensuite que ce garçon s'appelait David, que c'était son anniversaire et que j'étais son cadeau.

Oskar, le meilleur ami de David,
habitait sur le même palier.

Ils passaient la plupart de leur temps
ensemble, à jouer et à échanger des
histoires et des blagues. Ils me
baptisèrent Otto.

Un jour, ils se mirent en tête de
m'apprendre à écrire. Mais avec mes
pattes maladroites je renversai
l'encrier et m'éclaboussai la figure
d'encre violette.

J'allais garder cette tache le restant
de ma vie.

Comme cette tentative était un échec,
les garçons allèrent chercher la
machine à écrire du père de David, qui
était plus facile à manier.

On s'amusait bien. J'étais utile aux
garçons pour toutes sortes de bonnes
blagues. Ils me déguisaient en
fantôme, me suspendaient à une corde
et me promenaient devant la fenêtre
de Madame Schmidt, la vieille dame du
dessous.

Un jour, David arriva avec une étoile
jaune sur sa veste.

Oskar demanda à sa maman :

« Mutti, regarde l'étoile de David,
est-ce que tu pourrais m'en faire une
comme ça ? »

« C'est impossible », répondit-elle.

« Parce que tu n'es pas juif. »

« C'est quoi, être juif ? » demanda
Oskar.

« Les juifs sont différents, ils ont une autre religion, le gouvernement est contre eux et leur rend la vie très difficile. C'est injuste et très triste, on les oblige à porter cette étoile pour les reconnaître. »

Et ce fut un jour atrocement triste lorsque des hommes en manteau de cuir noir et d'autres en uniforme vinrent chercher David et ses parents. Juste avant d'être emmené, David me donna à son meilleur ami, Oskar.

Du haut du balcon, Oskar et moi nous vîmes David et bien d'autres gens qui portaient des étoiles jaunes.

Ils furent poussés dans des camions et emmenés vers une destination inconnue.

Oskar se sentait désormais seul.

Chaque soir, il me demandait :

« Tu sais où est David ? »

Et il se mettait à parler de tous les bons moments que nous avions passés ensemble.

Un autre jour de tristesse fut celui où nous allâmes tous à la gare dire au revoir au père d'Oskar.

Appelé par l'armée, il partait pour le front où la guerre faisait rage.

Puis les bombardements

commencèrent. Les sirènes donnaient l'alerte du haut des toits et nous devions descendre aussi vite que nous le pouvions nous mettre à l'abri dans la cave.

Des quartiers entiers étaient

pulvérisés. Au milieu des ruines et des incendies gisaient d'innocentes victimes. Un jour, une explosion soudaine me projeta en l'air dans un nuage de fumée. Je perdis connaissance.

Au bout de combien de jours ai-je retrouvé mes esprits ? Je me suis réveillé sur une pile de débris carbonisés. Tout autour de moi il n'y avait que des ruines.

Arrivèrent des tanks et des soldats.

J'entendis des fusillades.

J'étais au milieu d'un violent combat.

Soudain un soldat avec un visage très sombre s'arrêta devant moi et me regarda, l'air saisi.

Il me souleva.

À cet instant précis, je sentis une douleur fulgurante me traverser le corps.

Le soldat, qui me tenait contre sa poitrine, s'effondra en gémissant.

Nous avons été touchés par la même balle.

Deux hommes arrivèrent et nous emmenèrent sur un brancard. Le soldat blessé, un GI américain, m'étreignait toujours contre sa poitrine ensanglantée.

Il s'appelait Charlie... On nous emmena dans un hôpital et il me garda près de lui.

Son état s'étant amélioré, il recousit la déchirure causée par la balle...

Il disait à tout le monde :

« Regardez cet ours en peluche, croyez-le ou non, il m'a sauvé la vie ! »

Quand le GI Charlie fut finalement décoré, il épingla sa médaille sur ma poitrine.

L'histoire fit le tour des journaux, on voyait ma photo partout. Je fus très fier de toute cette attention.

Charlie me rebaptisa Alamo et je devins la mascotte de son régiment.

Quand la guerre fut finie, Charlie rentra chez lui en Amérique.

(J'avais alors appris assez d'anglais pour comprendre ce qui se passait autour de moi.)

Il me sortit de son sac et me donna en cadeau à sa petite fille Jasmine. Elle fut absolument ravie.

J'avais trouvé un nouveau foyer.

Jasmine me cajolait, me berçait et me chantait à l'oreille des chansons que je n'avais jamais entendues.

Elle m'avait confectionné un lit dans une boîte en carton.

C'était le Paradis après l'Enfer.

Mon bonheur douillet prit fin

brutalement, un jour où Jasmine me faisait faire une petite promenade dans le quartier.

Je fus soudain arraché à elle par deux sales gosses.

Ils se servirent de moi comme d'une balle. Ils me donnèrent des coups de pied, me frappèrent avec une batte et me piétinèrent dans le caniveau.

Je pouvais entendre les cris de Jasmine qui appelait désespérément à l'aide.

À moitié aveugle, un œil arraché, meurtri, déchiré par endroits, couvert de boue, j'atterris dans les ordures.

Le lendemain matin, je fus ramassé par une vieille femme qui faisait les poubelles. Elle me mit dans une poussette bancale pleine de vieilles loques et de bouteilles vides.

Elle me vendit à l'antiquaire, qui remplaça mon œil, gratta la boue, me raccommoda et me lava.

« Ça tentera bien un collectionneur », se dit-il à lui-même en m'installant dans la vitrine de son magasin. Et je restai assis là, à regarder le monde passer.

J'avais tout de même l'air d'une épave et mon air pitoyable n'attirait personne.

Des années et des années passèrent, jusqu'à un soir pluvieux où un gros monsieur s'arrêta devant la vitrine et m'examina attentivement. Il entra dans la boutique et dit au marchand avec un fort accent allemand :

« Zet ours en beluche dans la fitrine, z'était le mien quand j'étais betit ! Je le zais à cause de la tache fiolette zur la figure. Combien il coûte ? »

Cet acheteur était mon vieil ami

Oskar ! Je ne l'aurais jamais reconnu.

Oskar m'emmena dans sa chambre d'hôtel.

La presse eut vent de mon histoire et pour la seconde fois, j'eus ma photo dans les journaux.

« Un touriste allemand, survivant de la guerre, retrouve son ours en peluche chez un antiquaire américain. »

Le jour qui suivit la publication de ma photo, le téléphone sonnait dans la chambre d'hôtel d'Oskar. Voici ce que j'entendis :

« Allô ? Qui ?... Quoi ?... Z'est imbozible... Toi, David, tu es dans zette ville... Oui, Otto est là afec moi, oui... J'arriffe tout de zuite, donne l'adresse... »

Nous prîmes un taxi et, une heure plus tard, nous étions tous les trois réunis et fêtions nos retrouvailles.

Ce que j'entendis me peina profondément. David et ses parents avaient été déportés dans un camp de concentration. Ses parents étaient morts là-bas, dans une chambre à gaz.

David avait survécu, malade et affamé.

Le père d'Oskar avait été tué sur le front, et sa mère était morte également, pendant un bombardement, écrasée sous les décombres d'un mur. Oskar avait survécu malgré ses blessures.

Comme ils menaient tous les deux une vie solitaire, Oskar décida de s'installer chez David.

Nous trois réunis, la vie fut enfin ce qu'elle devrait toujours être, normale, paisible.

Pour m'occuper, j'ai écrit cette histoire en la tapant comme je pouvais sur la machine à écrire. Et la voici...